
3 1761 04950014 3

ÉTUDES SOCIALES ET POLITIQUES

III

JEAN HERLUISON

MAURICE BARRÈS

ET

LE PROBLÈME DE L'ORDRE

Nouvelle

LIBRAIRIE NATIONALE

85, rue de Rennes

PARIS

MAURICE BARRÈS

ET

LE PROBLÈME DE L'ORDRE

DU MÊME AUTEUR :

En collaboration avec Georges Valois, François Renié et Marius Riquier. — **Les Manuels scolaires,** *Études sur la Religion des Primaires*. Un vol. in-18 jésus de xv-445 pages. (Nouvelle Librairie Nationale). . . . . 3 fr. **50**

ÉTUDES SOCIALES ET POLITIQUES
III

JEAN HERLUISON

MAURICE BARRÈS

ET

LE PROBLÈME DE L'ORDRE

Nouvelle
LIBRAIRIE NATIONALE
85, rue de Rennes
PARIS


LIBRARY
NOV 13 1975
UNIVERSITY OF TORONTO

CHAPITRE PREMIER

Le développement de la pensée de Maurice Barrès [1].

Dans l'œuvre de Maurice Barrès, où s'expriment, balancés dans un rythme harmonieux, les sentiments les plus délicats et les plus rares, il est possible de discerner, sous l'image ardente et qui enfièvre, la recherche d'une pensée, une idée directrice. Un problème se présente presque à chaque page : le problème de l'ordre. A travers les idéologies les plus passionnées, c'est au fond cette préoccupation qui le hante, angoisse d'une âme bien née et qui cherche la meilleure utilité de ses forces. Discipline, raison de vivre, c'est la recherche constante de celui qui a écrit *Sous l'œil des Barbares* et l'*Angoisse de Pascal*, pour prendre le point de départ et la dernière étape.

Ainsi considérée, l'œuvre de Barrès s'éclaire et s'anime. Il reste bien chez lui, exprimé avec cet incomparable don poétique, le goût des ruines et des

1. Sur la pensée de Barrès, lire l'étude d'Henri Massis : *la Pensée de Maurice Barrès* (nº 11 de la collection *les Hommes et les Idées*, du *Mercure de France*).

idées de mort qu'il tient de son père, Chateaubriand ; il nous a bien redit, à propos de Venise,

le chant d'une beauté qui s'en va vers la mort

formulé sur la cadence d'un bel alexandrin. Mais chez les Français d'autrefois, qui, nous dit-il, étaient des faiseurs d'ordre, cette petite pointe morbide n'était qu'un stimulant à la vie. Ce reste de poison, qui peut être tourné en antidote, n'est qu'un des côtés les plus littéraires et les moins pratiques de l'œuvre de Barrès. Au contraire, en systématisant cette œuvre, nous voyons que, par une marche continue, c'est le problème de l'ordre qu'il poursuit sans cesser, problème dont la solution semble lui échapper encore.

De ce point de vue, l'œuvre de Barrès aura donc été magnifique et féconde. A une époque de crise anarchique intellectuelle et politique, il a représenté la réaction des plus nobles instincts français. Il s'était attaché la jeunesse par un certain tour d'esprit où elle se reconnaissait ; il a su diriger la sensibilité de cette jeunesse de façon à lui faire accepter une discipline et l'a préparée ainsi à recevoir les vérités de salut public.

C'est ce développement logique de la pensée de Barrès que nous voulons esquisser en ces quelques pages.

* * *

On a beaucoup parlé du « moi » de Maurice Barrès, mais peut-être a-t-on trop rarement considéré quel

angoissant problème posaient et résolvaient les trois volumes du « culte du moi ». On n'a pas assez examiné quelles conditions de vie intellectuelle étaient faites, vers 1880, à un jeune homme fier et noble, fin et sensible, gardant au fond de lui-même un net sentiment d'ordre et de discipline. Ce jeune homme venait à la vie le cœur plein des cris du lyrisme exaspéré des romantiques, l'esprit nourri des philosophes allemands, de Kant, de Schopenhauer, de Fichte et de Hegel, des « pensées les plus hautes et les plus désolées ». Qu'en avait donc fait l'enseignement d'un Burdeau? Un candidat au nihilisme [1].

Cent ans de trop libre exercice de la raison pure et de la sensibilité pure ont ébranlé l'âme française au point de l'amener à la ruine. L'intellectualisme oppresse un jeune Barrès qui ne veut se réduire au pessimisme systématique des Allemands; dans l'ordre de la sensibilité, il accomplit le cycle des grands thèmes sentimentaux sans trouver de bonheur où s'attacher, de règle de vie qui le satisfasse; rêve, amour, gloire, dandysme, l'effleurent sans l'émouvoir profondément. Et après une période d'exaltation, il sent, un soir de grande sécheresse, le vide de son cerveau et de son cœur. Comment ne pas être touché de cette détresse morale, et de la prière qu'il fait à la fin de *Sous l'œil des Barbares* : « O mon maître..., je te supplie que, par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'ac-

1 Sur ce sujet, voir P. Bourget : *Sociologie et Littérature* (pp. 186 et suiv.), et les articles de Lucien Moreau dans l'*Action française* des 15 mars et 15 avril 1906.

complira ma destinée, toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes [1]. »

Cette prière, cet aveu, marquent la fin de la crise. Le dégoût d'une âme bien née pour le vulgaire et le grossier, le sentiment naturel de l'ordre, ont sauvé Barrès. Il s'est raccroché à la dernière réalité, son individualité, son « moi », et voici que, par une analyse pénétrante, il se sent rattaché à une discipline; retiré en Lorraine et s'interrogeant dans son accord avec les groupes qui l'environnent, il arrive en effet à cette constatation : « A étudier l'âme lorraine... je compris quel moment je représentais dans le développement de ma race, je vis que je n'étais qu'un instant d'une longue culture, un geste entre mille gestes d'une force qui m'a précédé et qui me survivra... [2] »

Voici donc le miracle barrésien, dès l'*Homme libre* et par une nécessité presque physique, il accepte, en un sentiment d'abord confus, le traditionalisme; abandonnant toute métaphysique, il reconnaitra bientôt les conditions naturelles de la vie :

« Je ne touche pas à l'énigme du commencement des choses, ni au douloureux énigme de la fin de toutes choses. Je me cramponne à ma courte solidité. Je me place dans une collectivité un peu plus longue que mon individu; je m'invente une destination un peu plus raisonnable que ma chétive carrière. A force d'humiliations, ma pensée, d'abord si fière d'être libre, arrive à constater sa dépendance de cette terre et de ces morts qui, bien

1 Ed. Charpentier, p. 304.

2 *Le Jardin de Bérénice*, éd. Émile-Paul, p. 201-202.

avant que je naquisse, l'ont commandée jusque dans ses nuances [1]. »

Résumant cette expérience, il dit ailleurs : « L'acceptation d'une discipline est moins dure, au demeurant, que l'entière liberté [2]. »

Le *Roman de l'énergie nationale* nous présente un développement parallèle à celui du *Culte du moi*. C'est encore Barrès, ce sont ses condisciples, élèves du kantien Burdeau, ces sept jeunes Lorrains qu'il a mis en scène. Ce professeur Burdeau, le Bouteiller des *Déracinés*, au lieu de leur dispenser, suivant le mot d'Auguste Comte, les vérités qui leur conviennent, les déracine par l'exercice de la raison abstraite et universelle, telle que le kantisme la définit. Barrès proteste contre l'enseignement de cette philosophie dont il a senti la force destructive; il demande qu'on respecte chez les enfants leur préparation familiale et terrienne. Dans un admirable chapitre de l'*Appel au soldat*, chapitre qui restera comme un immortel chef-d'œuvre [3], il montre son héros, Sturel, retrouvant la même réalité traditionnelle que le Philippe de l'*Homme libre*. L'expérience se poursuit à travers les événements politiques, — boulangisme, affaire de Panama, — qui font prendre à Sturel une conscience plus nette de sa formation et de ses devoirs.

1 Nouvelle préface d'*Un homme libre*, p. 17.

2 A propos de George-Sand, dans *la Mort de Venise* (*Amori et dolori sacrum*, p. 77).

3 « Cette vallée de la Moselle où j'ai peut-être mis le meilleur de moi-même. » *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 14.

Cette dernière partie du récit est une sorte d'autobiographie politique. Le nationalisme de Barrès, éveillé en Lorraine, avivé dans ses voyages en Italie — « plus immédiatement que Paris, dit-il, Pise, l'intacte Sienne, Venise, nous font nationalistes » — ce nationalisme trouva son expression dans le boulangisme. Pourquoi Barrès, qui n'était encore apparu à ses contemporains que comme un idéologue fort détaché, s'est-il jeté dans la lutte politique? Il y a été amené par cette nécessité qui y a conduit depuis des écrivains comme Drumont, Maurras, Bourget, Lemaitre. Nécessité du « politique d'abord » qu'il a depuis senti et exprimé nettement [1].

Plus immédiatement, le rôle politique de Barrès, c'est la mise en pratique d'un beau tempérament. L'âme des foules qu'il recherchait dans le *Jardin de Bérénice*, il l'avait sentie palpiter au milieu de la « fièvre boulangiste ». Il a si bien exprimé cette fièvre qu'après quinze et vingt ans, et malgré toutes les réserves que l'on peut faire sur cette aventure et la médiocrité du général, on en éprouve encore toute la contagion.

De ce rôle politique, de 1889 à 1900, nous rappellerons seulement ici les trois périodes principales : le passage de Barrès au Parlement, la direction de la *Cocarde* et l'affaire Dreyfus.

Élu député en 1889, à vingt-sept ans, Barrès prit part avec ardeur à la lutte boulangiste et antipana-

1 Voir plus loin (p. 56-57) le commencement de l'article de Barrès sur *le Problème de l'Ordre*.

miste, qu'il nous a contée dans l'*Appel au Soldat* et *Leurs figures*. En 1892, il fit une campagne contre les ouvriers étrangers; dans une autre campagne, il exposa les idées décentralisatrices. Ainsi peu à peu s'élaborait sa doctrine nationaliste : tradition, antiparlementarisme, protection du travail français, décentralisation.

Barrès échoua aux élections de 1893. En 1894, une occasion s'offrit à lui de préciser cette doctrine : la direction de la *Cocarde* [1]. Ce fut, dit Maurras qui y collabora, un « délicieux et merveilleux petit journal révolutionnaire, auquel il ne manqua que des opportunistes, car royalistes, bonapartistes, socialistes, anarchistes, y fraternisaient [2] ». On y posa les bases du nationalisme antiparlementaire, décentralisateur et « socialiste ». La *Cocarde* de Barrès, toute vivante, vibrante, passionnée, ne dura que six mois. Mais on ne peut mesurer en proportion les services qu'elle rendit aux esprits qui en furent touchés, ils sont incalculables [3].

La *Cocarde* avait vu l'arrestation et la condamnation de Dreyfus, et Barrès y avait prévu les formidables intrigues qui devaient en sortir. Aussi l'Affaire Dreyfus ne le surprit-elle point, ni ne l'embarrassa.

1 Voir, sur ce sujet, *la « Cocarde » de Barrès*, d'Henri CLOUARD (Nouvelle Librairie Nationale).

2 *Enquête sur la Monarchie*, p. 133.

3 Barrès disait au second dîner de l'*Appel au Soldat* : « La politique et, mieux que la politique, l'idéologie française vivent ces années-ci de ce qu'on élaborait par exemple à la *Cocarde* en 1894 » (*Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 120.)

Il fut des premiers à réagir contre les « Intellectuels »; il stigmatisa l'esprit dreyfusien; il prit part à toute l'agitation de la Ligue des patriotes et de la Patrie française; il traça de vigoureux récits des audiences de Rennes. Enfin, il formula le nationalisme.

CHAPITRE II

Le Nationalisme.

Le *nationalisme,* Barrès avait prononcé le premier ce mot en 1892 : nationalisme littéraire et philosophique (protection et défense de la pensée française), nationalisme économique (protection du travail français), nationalisme politique (défense nationale). En 1902, il le définit ainsi : « Un nationaliste, c'est un Français qui a pris conscience de sa formation. Nationalisme est acceptation d'un déterminisme [1]. » Entendons bien : acceptation n'implique pas une idée de sacrifice; déterminisme ne veut pas dire fatalisme, raison pour ne point agir, pour n'avoir pas d'initiative. Au contraire, ce déterminisme nous enseigne le milieu le plus propre au développement de notre individualité : en nous reconnaissant comme formé sur une terre, dans le souvenir de nos morts, suivant des traditions, dans une civilisation spéciale, nous reconnaîtrons qu'il est des conditions de vie nécessaires pour nous.

La philosophie nationaliste prend alors un sens profond et général que Barrès a noté, à propos de la cri-

1 *Scènes et Doctrines du Nationalisme,* p. 10.

tique antiromantique de Maurras : « Le nationalisme, si l'on s'élève, si l'on prend une formule plus générale que la politique et qui ne date pas, c'est le classicisme français [1]. » — « Le nationalisme ne doit pas être simplement une expression politique : c'est une discipline, une méthode réfléchie pour nous attacher à tout ce qu'il y a de véritablement éternel et qui doit se développer dans notre pays. Bref, le nationalisme, c'est un classicisme, c'est dans tous les ordres la continuité française [2]. »

Ainsi cette discipline, cet ordre qu'il cherchait, il l'avait trouvé dans la réaction contre l'anarchie contemporaine et dans la reconnaissance de sa propre formation. Pour un homme né français, la meilleure règle de vie, dit-il, est de se placer au seul point de vue français, condition nécessaire si l'on ne veut fausser tout problème :

Il me faut m'asseoir au point exact que réclament mes yeux tels que me les firent les siècles, au point d'où toutes choses se disposent à la mesure d'un Français. L'ensemble de ces rapports justes et vrais entre des objets donnés et un homme déterminé, le Français, c'est la vérité et la justice françaises, trouver ces rapports, c'est la raison française. Et le nationalisme net, ce n'est rien autre que de savoir l'existence de ce point, de le chercher et, l'ayant atteint, de nous y tenir pour prendre de là notre art, notre politique et toutes nos activités [3].

1 Préface du *Roi*, de Georges D'ESPARBÈS.

2 Allocution au second dîner de l'*Appel au Soldat* (*Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 120).

3 *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 12.

Le nationalisme de Barrès, doctrine d'acceptation, considère la France dans son développement historique, toute chargée de manières de sentir. Fustel de Coulanges définissait la patrie, suivant le sens antique, « la *terra patrum*, la terre des ancêtres, le pays tel que les ancêtres l'ont fait ». Barrès formule de même le nationalisme en ces deux mots : *la terre et les morts.* C'est en acceptant les conditions qu'ont posées avant nous la terre et les morts, que nous nous rattachons à quelque chose de plus ancien, à quelque chose d'éternel qui est la raison même de notre être. Nous ne sommes plus que les usufruitiers du patrimoine français transmis et à transmettre; mais de quelle richesse est ce patrimoine ! Et c'est comme prix de la jouissance de ce bien que nous sont imposés nos devoirs.

Les morts. Ce sont les pères de notre vie, les fondateurs de notre pensée; c'est la source de notre sensibilité. *La terre.* C'est notre berceau et notre tombeau, l'horizon qui limite nos rêves, le visage familier de la nature dont chaque détail a un sens. Et ces deux éléments combinés prennent plus de valeurs encore. Le paysage que nous voyons porte partout l'empreinte des hommes qui sont venus avant nous; l'œuvre des morts n'acquiert toute sa signification que dans son cadre :

Les ancêtres que nous prolongeons ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes que par la permanence de l'action terrienne. C'est en maintenant sous nos yeux l'horizon qui cerna leurs tra-

vaux, leurs félicités ou leurs ruines, que nous entendrons le mieux ce qui nous est permis ou défendu. De la campagne, en toute saison, s'élève le chant des morts. Un vent léger le porte et le disperse comme une senteur. Que son appel nous oriente ! Le cri et le vol des oiseaux, la multiplicité des brins d'herbe, la ramure des arbres, les teintes changeantes du ciel et le silence des espaces nous rendent sensible, en tous lieux, la loi de l'éternelle décomposition; mais le climat, la végétation, chaque aspect, les plus humbles influences de notre pays natal nous révèlent et nous commandent notre destin propre, nous forcent d'accepter nos besoins, nos insuffisances, nos limites enfin et une discipline, car les morts auraient peu fait de nous donner la vie, si la terre devenue leur sépulcre ne nous conduisait aux lois de la vie.

Chacun de nos actes qui dément notre terre et nos morts nous enfonce dans un mensonge qui nous stérilise. Comment ne serait-ce point ainsi? En eux, je vivais depuis les commencements de l'être, et des conditions qui soutinrent ma vie obscure à travers les siècles, qui me prédestinèrent, me renseignent assurément mieux que les expériences où mon caprice a pu m'aventurer depuis une trentaine d'années [1].



Cette conscience du sentiment local impose une doctrine au nationaliste : le régionalisme. La centralisation, pure nécessité politique à l'origine, s'est aggravée à la fin de l'ancien régime et plus encore sous la Révolution et sous l'Empire. Le département, création factice, a bouleversé la vie locale, comprimée,

1 *Amori et dolori sacrum*, p. 278.

par ailleurs, par les agents du pouvoir. L'absence d'une juste décentralisation pour établir l'équilibre entre les diverses parties de la France nous laisse voir « les lézardes sur la maison ». Voilà le mal que l'on constate.

Le remède serait la réorganisation des groupes qui dans leur hiérarchie constituent la vie nationale : famille, commune, région et province. Dans chacun de ces groupes, l'individu trouve le milieu le plus propre à son développement et participe à une vie d'autant plus forte qu'elle est plus organisée. Il faut donc leur rendre l'initiative : à la famille, il faut donner les libertés nécessaires à sa stabilité et à son développement. A la commune, il faut accorder l'autonomie pour toutes les affaires de son intérêt propre. La province surtout a besoin d'une réorganisation. L'esprit provincial est resté fort dans toute la France : malgré la création des départements, la Normandie, la Bretagne, la Provence, la Lorraine, sont des réalités aussi nettes qu'autrefois. Mais elles ne trouvent pas d'expression. Dans d'autres régions où le sentiment provincial est moins sensible, la situation géographique, la vie économique, réclament non moins impérieusement une expression régionale.

Les libertés qu'il faut donner à la région et à la commune sont définies par leur conception même : « A la commune, les intérêts communaux; à la région, les intérêts régionaux; à la nation, les intérêts nationaux. »

Le sentiment national, loin d'être diminué par la décentralisation, n'en trouverait que plus de force.

« Dans la patrie une et indivisible, dit Barrès [1], nous voulons introduire la liberté de telle façon que toutes les forces se coordonnent, que tous les droits et intérêts des individus et des groupes puissent se développer et atteindre leur satisfaction sous la bienfaisante impulsion du génie national. »

Ainsi s'élève, dans un ordre naturel, l'égoïsme de l'homme : de l'individu à la famille, de la famille à la cité, de la cité à la province, de la province à la nation. Un pays comme la France est constitué par la réunion de provinces fort différentes, dont chacune est un élément de son esprit. La nation entière subit une perte morale autant que matérielle du fait de son démembrement; et de l'abaissement de l'esprit régional résulte l'abaissement de l'esprit national. Il faut au cœur de l'homme, au lieu d'un patriotisme froid et verbal, des raisons d'ordre naturel de se sentir patriote, par une hiérarchie des sentiments sociaux.

Barrès comprend enfin la décentralisation comme un moyen de transformation économique. Les régions, les communes autonomes peuvent tenter telles réformes qu'il est impossible à la nation entière d'assumer; dans un État fédératif, elles « peuvent essayer, par leurs propres moyens, d'assurer le bien-être de leurs concitoyens sans mettre en branle une lourde machine administrative, comme chez nos grands États unitaires, et sans être empêchées dans leurs bonnes dispositions par les caprices du pouvoir central [2] ».

1 *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 501.

2 *Ibidem*, p. 500.

Dans l'ordre économique, le nationalisme envisage des réformes nécessaires à la vie de la nation. La nation souffre d'un double mal social : l'agriculteur, l'ouvrier, le petit commerçant, subissent la concurrence étrangère; et le prolétariat n'a aucun intérêt matériel qui lui fasse sentir la nécessité du maintien de la patrie. L'ouvrier français, à qui cette qualité de français impose des devoirs, notamment le service militaire, doit donc être protégé contre l'étranger; de plus, le travail doit être organisé de manière à donner à l'ouvrier, en échange de ses devoirs, des droits réels.

Contre le produit étranger, un sage protectionnisme doit favoriser l'agriculture et l'industrie nationales. Contre l'or étranger et les spéculations de la féodalité financière internationale, la fortune de la petite bourgeoisie doit être protégée.

L'intérêt national s'accorde donc à la justice sociale, comme il s'accorde aux légitimes revendications régionales. « Nationalisme, décentralisation, organisation sociale, dit Henri Clouard [1], trois problèmes qui se pénètrent l'un l'autre, et ne se peuvent résoudre qu'ensemble. Le patriotisme se meurt de ne pas intéresser le prolétariat, tandis que le prolétariat souffre de se heurter à la centralisation dans ses essais d'affranchissement; mais il ne peut s'installer, par la décentralisation, que sous la protection du nationalisme; à son tour, le nationalisme exige la décentralisation. »

Ces *directrices* indiquées, il faut les préciser et les

1 *La « Cocarde » de Barrès*, p. 24.

faire connaître. La France est « dissociée et décérébrée ». La conscience nationale est obscurcie. Il faut l'éclairer. Le premier devoir politique d'un nationaliste est de créer une doctrine. Cette œuvre d'éducation nationale est la seule politique féconde : « Rien n'est plus pressant que des efforts méthodiques pour créer une discipline nationaliste, pour élaborer quelques idées maîtresses dont le manque fit profondément la faiblesse et la stérilité d'une magnifique convulsion nationale telle que le boulangisme [1]. »

Un article sur l'*Éducation nationale*, paru dans le *Journal* du 30 octobre 1899 et qui contenait ces mots : « Il n'y a aucune possibilité de la chose publique sans une doctrine », attira l'attention du jeune groupe de l'*Action française* qui venait de se fonder au milieu de la crise dreyfusienne, et donna lieu à un échange de vues qui se termina par un accord sur les quatre points suivants :

1° L'homme individuel n'a pas d'intérêt plus pressant que de vivre en société : tout péril social enferme de graves périls pour l'individu.

2° De toutes les formes sociales usitées dans le genre humain, la seule complète, la plus solide et la plus étendue, est évidemment la nationalité. Depuis que se trouve dissoute l'ancienne association, connue au moyen âge sous le nom de Chrétienté, et qui continuait à quelques égards l'unité du monde romain, la nationalité reste la condition rigoureuse, absolue, de toute humanité. Les relations internationales, qu'elles soient politiques, morales ou scientifiques, dépendent du maintien des nationalités.

1 *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 97.

Si les nations étaient supprimées, les plus hautes et les plus précieuses communications économiques ou spirituelles de l'univers seraient également compromises et menacées : nous aurions à craindre un recul de la civilisation. Le nationalisme n'est donc pas seulement un fait de sentiment : c'est une obligation rationnelle et mathématique.

3° Entre Français, citoyens d'un État évidemment trahi par la faction qui le gouverne et menacé de rivalités redoutables, toutes les questions pendantes, tous les problèmes diviseurs doivent être coordonnés et résolus *par rapport à la nation*. Les groupements naturels des Français doivent se faire autour du commun élément national. Par-dessus leurs rivalités politiques, religieuses et économiques, ils doivent se classer suivant le plus ou moins d'intensité et de profondeur de leur foi française.

4° Le devoir des Français conscients de ces vérités est aujourd'hui de les formuler aussi publiquement et aussi souvent que possible, afin d'y ramener leurs compatriotes aveugles ou négligents [1].

Ces quatre articles qui sont le point d'où se développera toute une doctrine jusqu'à sa « conclusion », le *nationalisme intégral*, c'est-à-dire la monarchie, furent envoyés à Barrès. Et de cette époque date sa collaboration à l'*Action française*, collaboration qui dura plusieurs années et où il poursuivit son œuvre d'éducation nationale.

Depuis, rentrant dans la politique active, on l'a vu choisir à la Chambre une tribune retentissante et y défendre, en toute occasion, la tradition et la pensée françaises.

1 *Action française* du 15 novembre 1899, p. 563 ; voir aussi *Scènes et Doctrines du Nationalisme*, p. 98.

CHAPITRE III

Éducation et Traditionalisme.

Un des principaux aspects du problème de l'ordre, pour qui entrevoit derrière nos brèves existences une longue suite de Français à naître, c'est la question de l'éducation. Souci constant pour Barrès qui a compris son importance, cette question se pose dans toute son œuvre, depuis *les Déracinés* jusqu'aux derniers discours à la Chambre.

Nous avons dit quelle expérience présentaient *les Déracinés*. Les sept élèves du lycée de Nancy ne retirent rien de fécond de l'enseignement d'un Bouteiller : une morale abstraite, un patriotisme abstrait, le mépris des traditions, telle est la doctrine de cet universitaire kantien. Rien n'y rattache un jeune homme à des réalités, tout le déracine de son milieu naturel dans lequel il retrouverait ses forces. Et lorsqu'il est jeté, citoyen de l'univers, le cerveau plein d'abstractions et dépourvu de *préjugés* nécessaires, dans la foule de Paris, il risque d'y perdre, avec ce qui lui reste de son provincialisme, l'honneur et la vie et ne retrouve sa raison d'exister que dans les réalités de sa terre.

Stérile et dangereux enseignement que celui de

l'Université kantienne qui se perd dans l'abstrait et l'universel :

Bouteiller nous promenait de systèmes en systèmes, qui, tous, avaient leurs séductions, et il ne nous marquait point dans quelles conditions, pour quels hommes, ils furent légitimes et vrais. Nous chancelions. Alors, il nous proposa comme un terrain solide certaine doctrine mi-parisienne, mi-allemande, élaborée dans les bureaux de l'Instruction publique pour le service d'une politique. « Je dois toujours agir d'une telle sorte que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle », tel était le principe kantien sur lequel Bouteiller fondait son enseignement. Il y a là une méconnaissance orgueilleuse et vite tracassière de tout ce que la vie comporte de varié, de peu analogue, de spontané dans mille directions diverses [1].

Contre cet esprit, Barrès élève une juste protestation : « Une de mes thèses favorites, écrit-il [2], est de réclamer que l'éducation ne soit pas départie aux enfants sans égard pour leur individualité propre. Je voudrais qu'on respectât leur préparation familiale et terrienne. J'ai dénoncé l'esprit de conquérant et de millénaire d'un Bouteiller qui tombe sur les populations indigènes comme un administrateur despotique doublé d'un apôtre fanatique; j'ai marqué pourquoi le Kantisme, qui est la religion officielle de l'Université, déracine les esprits. » Et il souhaite un enseignement philosophique qui serait enfin fécond parce que fondé sur des réalités sensibles, tangibles :

1 *Leurs figures*, p. 222.
2 Préface à la nouvelle édition d'*Un homme libre*, p. 16.

Plutôt que des Bouteiller qui nous imposaient éloquemment leurs affirmations, que n'eûmes-nous un promeneur qui, parcourant avec nous le sentier de nos tombeaux, nous éveillât *en profondeur*! Les leçons de choses locales, suivant une espèce d'ordre naturel et historique, fussent allées ébranler jusque dans notre subconscient tout ce que la suite des générations accumula pour nous adoucir, pour nous doter de gravité humaine, pour nous créer une âme. Nos vignes, nos forêts, nos rivières, nos champs chargés de tombes qui nous inclinent à la vénération, quel beau cadre d'une année de philosophie, si la philosophie, c'est, comme je le veux, de *s'enfoncer* pour les saisir jusqu'à nos vérités propres [1].

Du lycée, le Kantisme est passé à l'école; il y a rejoint un enseignement également infécond. En effet, l'éducation actuelle, comme elle est dispensée dans les manuels et par la bouche de trop nombreux instituteurs, donne des connaissances superficielles sans toucher l'écolier : des notions vides, trop générales, souvent fausses, d'histoire, de morale et d' « instruction civique » y tiennent lieu d'acquisitions personnelles, et partant plus fructueuses. L'écolier, chargé d'un bagage inutile, est comme isolé quand il quitte l'école. L'enseignement qu'il a reçu tend à le détacher de son milieu; et s'il l'a pris au sérieux, cet enseignement le déracine, comme au lycée celui de Bouteiller déracinait les jeunes Lorrains. Il faut donc réformer cet enseignement dangereux :

On ne peut rien obtenir de vrai, rien que des monstres

1 *Leurs figures*, p. 227.

stériles, d'une éducation qui contrarie, froisse, humilie le cœur des enfants, ce cœur qui, spontanément, honore et voudrait continuer tout ce qui s'est fait de grand sur notre terre et chez nos ancêtres. Il n'y a qu'une manière d'éducation féconde, c'est celle qui respecte un élève et se défend de le mettre en désaccord avec son père, avec sa mère, avec rien de ce qu'il sent comme vénérable.

L'enfant ne recevra pas son âme du dehors (pas plus de nos théories traditionalistes, je le sais, que des socialistes). Les mots ne communiquent rien, ils ne sont pas vivants pour celui que l'on prêche, et le prêcheur tombe vite dans l'hypocrisie, je veux dire dans une fausse chaleur. La culture que je demande pour l'enfant, je l'attends plus de la vie pratique que d'aucun apprentissage théorique. Une vie nourricière baigne tout enfant bien né. Le bon instituteur saisira chaque occasion opportune de prêter son élève à ces influences de la famille, du milieu de travail, de la région, de la patrie. Et, par exemple, s'il est dans un village, il saura lui faire admirer et le préparer à recueillir, chez des paysans fort ignorants, une profonde sagesse réelle, une rectitude, une sagacité, une cohérence, bref, une vie, la vie des campagnes françaises.

C'est le rôle des maîtres de justifier les habitudes et les préjugés (je parle comme Auguste Comte), qui sont ceux de la France et de notre société, de manière à préparer pour le mieux nos enfants à prendre leur rang dans la procession nationale. Oui, c'est le rôle des maîtres de raffermir et de cultiver les dispositions spontanées de ces jeunes cœurs, de saisir chaque occasion de développer en eux le sentiment social, pour lier leur existence à quelque chose de plus important et de plus fixe, pour les préparer à confondre leurs efforts dans une vaste organisation, famille, petite patrie, grande patrie, groupes professionnels [1].

1 Conférence sur *les mauvais instituteurs*.

Barrès nous présente l'application de ses idées sur l'éducation, dans un livre, l'un des plus beaux qu'il ait écrit, *les Amitiés françaises*. En cultivant sa sensibilité par l'imagination, il enseigne à son fils Philippe un « chant de confiance dans la vie ».

Dans le développement naturel des facultés de l'esprit, remarquait en effet le philosophe Ravaisson, la raison est tardive et l'imagination précoce ; et il demandait qu'on développât l'imagination par la poésie et l'art, que l'enfance et la jeunesse fussent élevées, suivant l'expression de l'hymne de saint Thomas d'Aquin, *in hymnis et canticis*. Cette image frappe justement Barrès :

Cette phrase (citée par Henri Brémond) verse sur moi un émerveillement. J'entends sur l'arbre encore obscur les oiseaux qui font un concert pour le départ de la dernière étoile ; je vois les enfants de l'île de Rhodes qui s'en allaient de porte en porte, au retour du printemps, réciter le *Chant de l'hirondelle ;* je songe aux jeunes filles de Saint-Cyr, quand elles répétaient, guidées par Racine, les cantiques d'Esther et d'Athalie et que leurs voix pénétraient les cœurs.

Images gracieuses et vives d'une sensibilité qui s'éveille, et qu'il s'agit de diriger pour qu'elle trouve sa place et son développement dans la société :

Les enfants sont des petits Davids qui dansent et chantent devant l'arche avant de savoir pourquoi leur arche est vénérable. Le problème de l'instruction primaire, c'est de leur donner de la beauté ou, plus exactement, de favoriser leur faculté innée d'expansion, de les aider

pour qu'ils dégagent ce qu'ils possèdent de naissance : un continuel enchantement, le sens épique et lyrique, un hymne, un cantique ininterrompu.

Sit laus plena, sit sonora;
Sit jucunda, sit decora
Mentis jubilatio.

Le délicat, c'est de nourrir cette disposition naturelle sans la déformer, et le plus délicat, c'est de faire entrer ce chant individuel dans le chœur social. Il convient que chacun de ces petits innocents garde son accent juste; il faut en outre que toutes ces voix, tous ces gestes, tous ces corps si frêles se meuvent en cadence. Quels mots, dès lors, quels rythmes proposer à ces nouveaux venus, pour que leur ardeur s'accorde avec la communauté des morts et des vivants?

Apprendre aux enfants un « chant de confiance dans la vie », c'est instaurer en eux les antiques notions d'amour et d'honneur, et le culte de la nature, que Barrès définit sagement : paysages formés par l'histoire. « L'Honneur, comme dans Corneille, l'Amour, comme dans Racine, la Contemplation, telle que les campagnes françaises la proposent, voilà, selon mon jugement, la noble et la seule féconde discipline qu'il nous faut hardiment élire[1]. » Honneur, Amour, Contemplation, seuls sentiments qui donnent quelque prix à la vie.

Telle est la musique noblement cadencée que nous offrent *les Amitiés françaises*. Comme l'écho des trom-

1 *Les Amitiés françaises*, p. 255.

pettes de Rocroy ou des tambours d'Arcole, des chœurs d'Esther ou de la voix grave de l'orgue, cette musique nous laisse dans un long, un perpétuel enchantement ; des sentiments se lèvent en nous, qui étaient endormis depuis des années, des siècles peut-être, et qui sont la substance même de notre sensibilité française. Musique assez semblable à celle des chansons populaires, de ces chansons très anciennes et toujours jeunes dont Barrès disait un jour :

Ces vieux airs, d'un français si pur, raniment les puissances d'illusion que nous transmirent nos pères. Un trouble inconnu s'empare de nous, un besoin d'amitié tendre et d'amour impérissable, un désir de mourir pour celle qui nous aime, la certitude qu'elle est une fée. Ces charmantes inspirations, mêlées d'église, de guerre et d'amour, et qui palpitent, demi-mortes, sur d'anciens lieux de fêtes, c'est tout l'idéal mélancolique et fier des terriens français. Idéal aujourd'hui voilé, souvenir à demi rêvé de notre religion et de notre chevalerie [1].



Des *amitiés*, ce sont là les vérités vivantes que crée en nous l'accord avec notre groupe familial, régional, corporatif et national. C'est là ce qu'expriment les coutumes et les traditions.

Quand on parle des traditions, on se heurte à une difficulté, une grave confusion que l'on fait à ce sujet. Qu'est-ce que la tradition ? Et n'y a-t-il pas des tradi-

1 *Discours de réception*, p. 10.

tions contraires? Avec cet incomparable don poétique qui parfois déconcerte, Barrès choisit pour nous répondre le moment où il interroge à Athènes, au théâtre de Dionysos, les héroïnes antiques. Dans le chœur admirable de ces héroïnes, à côté de la tragique Électre qui venge l'honneur de la race, à côté d'Iphigénie offerte en sacrifice pour la patrie, à côté de Polyxène, victime propitiatoire immolée sur les ruines de la cité, se dresse Antigone, soutien d'un père aveugle, pieuse ensevelisseuse d'un frère mort. L'insidieux tyran Créon veut persuader à la jeune fille qu'en ensevelissant Étéocle mort en combattant son autre frère Polynice, elle outrage Polynice.

« Terrible difficulté du vieux texte grec et que cent fois, dans les mêmes termes, nous nous entendîmes opposer :

« — Fort bien, nous disait-on, vous invoquez la tradition, mais quelle tradition?

« Bien que notre force de vénération, qui est notre source profonde, ne s'arrête pas sur cet obstacle, notre dialectique en a de l'embarras. Aussi regardons-nous avec angoisse Antigone; nous tremblons pour elle, comme pour Jeanne devant ses juges. Mais soudain, elle prononce la claire parole, elle nous associe à sa générosité naturelle qui nous rassérène et qui volatilise l'objection :

« Je ne suis pas née, dit-elle, pour partager la haine, mais pour partager l'amitié. »

« Comme une musique soutient un chant, une telle parole, si pleine, nous accompagne et nous assiste à travers les contradictions de l'histoire Je tiens de ma naissance française d'innombrables affinités, des amitiés par où j'accorde dans mon cœur nos Etéocle et nos Polynice, tous ces frères ennemis dont nous perpétuons la querelle. »

Parole sublime, magnifique commentaire! Malgré nos divisions, nous ne pouvons pas et nous ne voulons pas étouffer aucun des sentiments qui font notre fierté de Français. Pour pouvoir transmettre à ceux qui viendront après nous le magnifique trésor qu'est la France, le politique devra distinguer, parmi les traditions, ce qui est sentiment et ce qui est idée, et discerner, entre les idées indifféremment recueillies, celles qui sont des sources de vie et celles qui contiennent un germe de mort; et ainsi, dans les idées, il reconnaîtra les vraies traditions, les traditions de vie, car les autres, se ruinant elles-mêmes dans leur source, tendent à disparaître; tandis que les premières, méthodes très anciennes, vérifiées et enrichies par une expérience incessante, sont les seules à se transmettre toujours. Mais touchant les sentiments, dans l'intérêt même du patrimoine français, il ne pourra tenter d'arracher de notre cœur aucune de nos gloires, à quelque époque qu'elle appartienne.

CHAPITRE IV

Classicisme et Catholicisme.

S'il est bien impossible d'enfermer en quelques pages le monde des pensées et des sentiments qui se lèvent de l'œuvre de Barrès, nous voudrions du moins esquisser, dans ce chapitre, le mouvement de son esprit vers ces deux formes spirituelles de l'ordre : classicisme et catholicisme.

Barrès s'est enivré dans sa jeunesse du lyrisme des romantiques; il s'est laissé aller à des brillants mirages; il a connu les philtres qui, par l'Allemagne, nous viennent de l'Orient. Toutes ces émotions, il les a éprouvées et, en analyste, il les a notées. Le Benjamin Constant d'*Adolphe,* le Sainte-Beuve de *Volupté,* ont été pour lui des « intercesseurs »; c'est-à-dire qu'il cherchait en eux une riche matière sensible. Chateaubriand surtout, chantre des ruines et de la mort, a laissé sur son âme une empreinte profonde; et c'est son souvenir qui l'obsédait encore à Combourg pendant la « bataille de Rennes [1] », à Sparte dans le classique voyage de Grèce.

Les villes ardentes et mélancoliques, les collines

1 *Ce que j'ai vu à Rennes,* ch. IV.

brûlées et les lagunes fiévreuses d'Espagne ou d'Italie ont longtemps été pour lui comme autant de « rendez-vous d'amour » où il accourait « le cœur en désordre ». Longtemps, bercé par des voluptés, il a pressé ces images éclatantes. Et pourtant quand, tout rempli d'elles, il revenait vers son « aigre Lorraine », c'était pour sentir tous les liens de vie qui l'unissent à sa terre. Brillants météores à la lueur desquels il se reconnaissait mieux ! Un souci naturel de discipline ne laissait plus chez lui, de ces périodes d'exaltations, que le sentiment d'exercices où il s'était enrichi, d'une richesse qu'il fallait maintenant ordonner.

Dans un des derniers et des plus beaux de ses recueils idéologiques, consacré à l'amour et à la douleur, *Amori et dolori sacrum*, il exprime ce fait d'expérience :

Ces pages sont, à vrai dire, un hymne. Je n'ignore pas ce que suppose de romantisme une telle émotivité. Mais précisément *nous voulons la régler*. Engagés dans la voie que nous fit le XIXe siècle, nous prétendons pourtant redresser notre sens de la vie. J'ai trouvé une discipline dans les cimetières où nos prédécesseurs divaguaient [1], et c'est grâce peut-être à l'hyperesthésie que nous transmirent ces grands poètes de la rêverie que nous dégagerons des vérités positives situées dans notre profond sous-conscient [2].

Une discipline se dégage donc, chez Barrès, la

1 Voilà, croyons-nous, le point qui le distingue de Chateaubriand.

2 *Amori et dolori sacrum*, p. VII.

nécessité de se régler. Et lorsque plus lointain lui arrive le chant de ses anciennes maîtresses, Venise, Sienne, Tolède, Séville, plus impérieuse s'élève la voix de la raison qui lui dicte l'ordre et l'équilibre, l'harmonie au sens plein du mot. Et Barrès ne demande plus qu'une chose : de conserver en l'ordonnant son trésor de sentiments, d'en enrichir le patrimoine classique :

> Je reconnais les Grecs pour nos maîtres. Cependant, il faut qu'ils m'accordent l'usage du trésor de mes sentiments. Avec tous mes pères du romantisme, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons notre soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses [1].

Barrès a compris quelles puissances d'ordre émanent des pages d'un Racine, d'un Pascal, ou des jardins de ce Versailles dont il a le mieux dit la beauté noble et l'ordonnance féconde [2], et qu'il connaît comme un chef-d'œuvre conditionné : « Versailles, harmonieux symbole, contient toute la théorie de la discipline française; un plan raisonnable et les siècles contraignent

1 *Le Voyage de Sparte,* p. 278.

2 Nous signalons, sur Versailles, toute la fin de *Leurs figures,* un chapitre de *Du sang (sur la décomposition),* et enfin telles touches rapides dans les *Scènes et Doctrines du Nationalisme* (sur Anatole France), p. 48, et dans *Amori et dolori sacrum,* à propos de l'Achilleion, p. 208.

les pierres, les marbres, les bronzes, les bois et le ciel à n'y faire qu'une immense vie commune [1].

Dans *Colette Baudoche*, Barrès nous expose ces lois d'une œuvre classique, telle que se présente, par exemple, la place Stanislas à Nancy :

Le bel endroit charmant de clarté, d'équilibre et d'élégante fantaisie ! Aucune ville au monde n'offre une œuvre du XVIIIe siècle comparable à cet ensemble architectural construit par les ouvriers de la Lorraine sous la direction de l'un d'eux, Emmanuel Héré, qui s'était approprié la fleur des ouvrages classiques de France et d'Italie.

Ici demeure fixée la minute rapide où notre société atteignit un point de perfection. Ce Nancy perpétue les sentiments, les manières d'être d'un monde où la plus extrême politesse fleurissait sur un fond sérieux jusqu'à la sévérité. Il y avait en haut une infinie délicatesse, une délicatesse à faire frémir, mais soutenue par des réserves magnifiques de santé et d'honnêteté. Toutes ces belles choses de Lunéville et de Versailles, si plaisantes et si libres, étaient comprises par un peuple consciencieux d'ouvriers.

Ce double caractère, cet heureux équilibre de la discipline et du caprice, c'est la gloire du Nancy de Stanislas. On y trouve la marque d'une volonté sûre de soi, servie avec la plus brillante exactitude. Quelle leçon de justesse dans la pensée et dans l'exécution [2] !

Dans la littérature, même soumission à un ordre est nécessaire : subordination à un plan, discipline des sentiments :

1 *Leurs figures*, p. 294.
2 *Colette Baudoche*, p. 134.

« Il est des vers qui sont des flammes, on y consumerait sa vie. Leur cadence tourmente; ils nous obligent de connaître les battements de notre cœur accéléré. Sur l'appel de leurs musiques insistantes, des pensées voilées et folles émergent de notre âme profonde. O musique trop parfumée ! Vous nous faites amoureux de ce qui ne peut exister. Pour ma part, si j'étais poète, dans la multitude des songes qui m'assaillent, je ne retiendrais que les formes sûres et pures qui sont propres à donner du calme.

« ...Aujourd'hui, une nombreuse jeunesse prend conscience de ce qu'il y a de malsain et qui détend les ressorts de notre volonté dans certains accents qui semblaient irrésistibles. Elle tient les œuvres romantiques, celles surtout que l'Europe nous renvoie, pour un dangereux ferment propre à soulever des instincts que le problème est toujours de discipliner [1].

Il s'agit donc d'épurer une sensibilité, de sublimer des sentiments, en leur prêtant l'appui d'une raison clairvoyante. C'est le propre du génie français, cette reprise, fugitive et répétée à tous les instants, de la sensibilité et de l'intelligence, qui laisse l'âme repartir d'un plus beau et plus sûr élan: c'est notre mesure, c'est notre goût. De là, notre clarté qui n'est pas un effet de style, mais le fait d'un cerveau qui pense juste, notre finesse qui est sentiment éprouvé en jugement, la simplicité, la netteté, la fluidité de certaines de nos œuvres, toutes ces qualités qui ont marqué, dans *Colette Baudoche*, le dessein parfaitement rempli de faire œuvre classique.

Ces idées, Barrès les exprimait sur la tombe de Moréas, lorsque, nous transmettant le testament littéraire

1 *Discours de réception*, pp. 37. 40.

du poète : « Il n'y a pas de classiques et de romantiques », il ajoutait : « Nous ne saurons jamais quels arguments se réservait de me donner Moréas, mais je suis de son avis; je crois qu'un sentiment dit romantique, s'il est mené à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique... Devenir classique, c'est décidément détester toute surcharge, c'est atteindre à une délicatesse d'âme qui rejette les mensonges, si aimables qu'ils se fassent, et ne peut goûter que le vrai; c'est, en un mot, devenir plus honnête. »

***

Si, par-dessus le temps et l'espace, l'ordre classique nous fait connaître « le vrai et l'éternel de la nature et de l'existence humaine[1] », le catholicisme offre aux âmes que tourmentent le surnaturel et le divin, une religion qui également est éternelle et universelle. Classicisme et catholicisme, double tradition, humaine et religieuse, dont le nom deux fois peut-être dit Rome; double ordre, intellectuel et moral, que les mêmes hommes nous ont transmis, pour garder notre cœur et nos pensées.

Le catholicisme est à la fois une discipline personnelle et une discipline sociale. Comme discipline personnelle, s'il fait lever dans l'âme une richesse infinie de sentiments, il sait les régler pour le plus grand profit de l'individu. Mais en même temps ce profit de

1 P. Lasserre : *Le Romantisme français.*

l'individu rentre dans l'ordre social qu'il accroît; l'Église catholique possède dans sa morale éminemment sociale un puissant moyen d'action; dans son organisation hiérarchique, des cadres tutélaires.

Barrès a été touché, aux différentes époques de sa vie, suivant les aspirations de nos cœurs, de cette force et de cette richesse du catholicisme [1], tantôt de sa vertu sociale, et tantôt de sa vertu morale; tantôt du trésor de sentiments qu'elle offre, et tantôt de la règle qu'elle impose et, si l'on peut dire, de la *maïeutique* qu'elle propose.

N'est-il pas en effet très curieux le cas de l'auteur de l'*Homme libre*, appliquant à sa propre connaissance la méthode des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola : « Livre de sécheresse, mais infiniment fécond, dont la mécanique fut toujours pour moi la plus troublante des lectures. Livre de dilettante et de fanatique, il dilate mon scepticisme et mon mépris; il démonte tout ce qu'on respecte, en même temps qu'il réconforte mon désir d'enthousiasme; il saurait me faire homme libre, tout-puissant sur moi-même [2]. » Sous une ironie qui n'est qu'un fin et brillant vernis, on sent une émotion réelle, l'angoisse d'un homme qui veut *se délivrer*. et cette acceptation d'une méthode est un hommage rendu à la dialectique catholique.

Dans *Trois stations de psychothérapie*, la sensibilité

1 Sur les rapports de la pensée de Barrès avec le catholicisme, voir l'introduction d'Henri Brémond aux *Vingt-cinq années de vie littéraire de Barrès*.

2 *Un homme libre*, p. 39.

catholique satisfait le besoin d'universel qu'éprouve l'idéologue disciple de Hegel :

Le catholicisme ! Voilà où tendent et s'expliquent tous les mouvements de notre cœur qui n'est obscur et mal à l'aise que pour avoir accueilli les fièvres de cinq ou six peuples. C'est tiraillé par elle que le cosmopolite erre à travers l'Europe ; il les satisfait dans la capitale où convergent toutes les nations.

... C'est ici le point mathématique où tous les soupirs civilisés se confondent pour former la sensibilité chrétienne. Tant d'émotions qui furent apportées sous cette coupole des points extrêmes de la chrétienté, en se réalisant dans une âme, la formeraient la moins marquée de particularités qu'on puisse imaginer et la plus capable de s'accommoder sans froissement des milieux les plus divers. L'âme qui serait faite de tous les péchés, de toutes les inquiétudes et de tous les scrupules qui vinrent ici chercher la paix, serait exactement celle que nous représentons sous le nom de sensibilité cosmopolite. Pour moi, jamais je ne franchis ce seuil fameux sans qu'une émotion d'être au point le plus sensible de l'humanité m'inclinât à m'agenouiller.

... A notre cosmopolitisme, à notre dilettantisme, à notre cher nihilisme enfin, pour dire le mot qui résume le mieux notre déracinement moral, la grande ville catholique restitue leur sens complet, en même temps qu'elle leur donne une haute allure [1].

Lorsque ces fièvres d'une âme inquiète et qui cherche à s'orienter, se sont apaisées pour faire place à l'acceptation, lorsque, chez Barrès, le « moi » individuel s'est

1 *Du sang, de la volupté et de la mort*, éd. Fontemoing, pp. 323, 328.

reconnu jusqu'à s'étendre au « moi social », c'est la forte organisation que l'auteur des *Déracinés* admire dans le catholicisme. En opposition avec le protestantisme, religion instable, et avec la religion de la science qui n'a pu fonder une morale, il montre la puissance de vie sociale du catholicisme :

Le ton de sacristie vous dégoûte — *fait-il dire à Saint-Phlin.* — Mais les Homais, les Bouvard, les Pécuchet, les professionnels de l'anticléricalisme vous semblent-ils préférables aux bedeaux? C'est dans leurs expressions élevées qu'il faut comparer le système scientifique et le catholique. Celui-ci fournit aux nations modernes une discipline morale que, jusqu'à cette heure, personne n'a pu dégager de la scène. Pourquoi chercher autre chose? La vérité, c'est ce qui satisfait les besoins de notre âme, comme une bonne nourriture se reconnaît à ce qu'elle assure notre prospérité physique [1].

Enfin, Barrès a été amené à sentir la vérité profonde du sentiment catholique par le culte qu'il rend aux morts. L'office des morts qu'il a si éloquemment commenté — *putridini dixi : pater meus; mater mea et soror mea, vermibus* — d'un commentaire qui se prolonge comme un chant grave à travers tout un livre [2], est pour lui une source d'émotions par où il se sent plus étroitement uni aux générations passées, et qui, laissant apercevoir la solidarité des âges et l'éternité du souvenir, ouvrent encore son âme à l'espérance. Voix profondes de la liturgie chrétienne qui émeuvent

1 *Les Déracinés,* p. 322.
2 *Amori et dolori sacrum.*

et pourtant apaisent la douleur; paroles de mort et d'éternité; sublime office des morts, que Barrès décrit dans *Colette Baudoche*, dans le service funèbre des Français morts pendant la guerre.

Le prêtre donne lecture de l'*Épître*. Admirable morceau de circonstance, car il raconte l'histoire des Macchabées, qui moururent en combattant pour leur pays et que Dieu accueillit parce qu'ils avaient accepté le sommeil de la mort avec héroïsme. C'est le texte le plus ancien et le plus précis où s'affirme la doctrine de l'Église sur les morts. Une grande idée la commande, c'est qu'ils ressusciteront un jour... Honorons leurs reliques, puisqu'elles revivront : conduisons-nous de manière à leur plaire, puisqu'ils nous surveillent, et sachons qu'il dépend de nous d'abréger leurs peines.

Ces vieilles croyances communiquent à l'Office des morts son caractère de tristesse douce et de mélancolie mêlée d'espérance. Une musique s'insinue dans les cœurs. Des appels incessants s'élèvent pour que des êtres chers obtiennent leur sommeil. Les traits rapides et pénétrants que le moyen âge appelait les larmes des saints, et ces vieilles cantilènes, qui faisaient pleurer Jean-Jacques à Saint-Sulpice, n'ont rien perdu de leur puissance pour détendre les âmes. Les regards ne peuvent pas se détacher des lumières du cercueil. Quoi ! cette douloureuse armée est devenue une centaine de vives flammes sur les fleurs d'un catafalque ! *Vita mutatur non tollitur,* chantera bientôt l'office. « Les morts ne sont plus comme nous, mais ils sont encore parmi nous. » Quel repos, quelle plénitude apaisée [1].

Tel est, chez Barrès, le *point névralgique* de la sensibilité catholique. Et parfois un vertige religieux le

1 *Colette Baudoche*, p. 216.

saisit, sentiment qu'il ne sait satisfaire, où il s'en va en répétant les prières de ses pères sans en pouvoir éprouver et exprimer tout le sens [1]. C'est cette impression de Lourdes qu'il a notée dans les *Amitiés françaises :*

> Je vivais l'un de ces moments exceptionnels où l'on comprend et savoure en toutes choses la substance unique et qui ne meurt pas. C'est alors qu'on se surprend à songer avec toute la tradition chrétienne qu' « une seule chose est nécessaire », mais sans pouvoir nommer cette chose. Je jouissais de mon extrême solitude d'esprit. Jouissance qui vaut souffrance, car je me prête à ce beau chant, à cette plainte suppliante : « Tour d'ivoire, priez pour nous... Porte du ciel, priez pour nous », mais je sais dans la même minute qu'une mésentente foncière me soustrait au bénéfice de cette intercession.

Cette inquiétude mystique que Barrès a décrite chez Pascal [2] ne peut être apaisée que par le sentiment du divin. Dans le désordre de notre cœur, l'Église catholique nous propose une paix bienheureuse. Elle offre un champ délimité et protégé à ces sentiments qui forment, dit Barrès, le « fond redoutable de l'âme » :

> Le fond religieux est à la fois très fécond et très redoutable, et l'Église y met une discipline.

1 Maurras, citant cette phrase des *Amitiés françaises :* « Heureux qui sait encore les chemins des antiques autels », ajoutait : « Cette leçon de religion donnée par un esprit déchiré de ne pouvoir croire mériterait toute une étude » (*Gazette de France,* 15 novembre 1903).

2 *L'Angoisse de Pascal,* collection des *Bibliophiles fantaisistes.*

Pour quiconque a médité sur ces abîmes de la vie sous-consciente, l'Église demeure ce que l'homme a trouvé de plus fort et de plus salubre pour y porter l'ordre. Seule aujourd'hui, elle répond encore aux besoins profonds de ceux-là mêmes qui semblent les plus réfractaires à son paisible rayonnement. Seule elle étend ses pouvoirs jusqu'à ces régions « où, comme dit Gœthe, la raison n'atteint pas et où cependant on ne veut pas laisser régner la déraison [1] ».

Paroles très justes de quelqu'un qui voit de l'extérieur et qui pourtant est plein du sentiment de la force catholique. « D'un mot, dit M. Henri Brémond [2], ces livres sont catholiques jusqu'à la foi exclusivement. » La foi est une question toute personnelle, dont personne ne doit préjuger et dont nous n'avons pas à parler ici. Il nous importait seulement de montrer comment, dans le détail et dans l'ensemble, Barrès avait compris l'ordre catholique.

1 *Pour nos églises*. Discours à la Chambre du 16 janvier 1911, p. 17.

2 Introduction aux *Vingt-cinq années de vie littéraire*, p. LXX.

CHAPITRE V

La Solution politique.

L'intérêt national, tel que Barrès l'a formulé dans le nationalisme, a besoin d'une expression politique. Non moins impérieusement, le problème de l'éducation et le maintien des traditions, l'avenir des Lettres et la situation qui doit être faite à la religion traditionnelle, à « l'Église de l'Ordre », exigent une solution politique.

En 1900, Charles Maurras envisageait cette solution. Pour que l'édifice nationaliste se tînt, il proposait d'y ajouter le couronnement royal. Le nationalisme doit être *intégral,* disait-il, c'est-à-dire se réaliser dans la monarchie; et donnant, dans une première partie de l'*Enquête sur la Monarchie,* le récit de ses entretiens avec les deux exilés de la Haute-Cour, André Buffet et le comte de Lur-Saluces, il posait cette question à une élite d'écrivains : *Oui ou non, la monarchie traditionnelle, héréditaire, antiparlementaire et décentralisée est-elle de salut public ?*

Barrès répondit par la lettre suivante :

Mon cher ami,

J'ai lu avec le plus grand intérêt les deux pensées importantes que vous enregistrez, et je ne serai pas en peine de marquer mon accord sur plusieurs points. Pour m'en tenir à l'essentiel, je crois avec vous qu'il faut une raison qui commande dans l'État.

Deux siècles de mauvais gouvernement ont enfoncé les Français dans cette erreur, où j'ai moi-même incliné un instant, que le mieux, pour une nation, était le moins de gouvernement possible. C'est la doctrine que M. Grévy, par exemple, prêchait familièrement à l'Élysée. Qui pourrait aujourd'hui méconnaître ce que peuvent dans tous les services publics des directeurs compétents, une volonté intelligente, un plan réfléchi et suivi? Le républicain Rousseau va jusqu'à déclarer que, dans le péril, « la dictature » est de droit, car seule elle peut faire le salut public.

Je comprends bien qu'une intelligence jugeant *in abstracto* adopte le système monarchique, qui a constitué le territoire français et que justifient encore, tout près de nous, les Bonald, les Balzac, les Le Play, les Renan d'un beau livre [1], les Bourget... De telles adhésions sont d'un grand poids dans le cabinet du théoricien. Mais dans l'ordre des faits, pour que la monarchie vaille, il faudrait qu'il se trouvât en France une famille ralliant sur son nom la majorité (sinon la totalité), la grande majorité des électeurs. Or, voilà qui n'existe pas.

Et non seulement elle vous manque, cette famille que possèdent l'Allemagne, la Russie, et à laquelle ces pays se rallient par une adhésion instinctive, en quelque sorte pieuse, mais plus encore vous manquez d'une aristocratie (corps indispensable, n'est-ce pas, à votre monarchie tra-

1 Il s'agit de la *Réforme intellectuelle et morale de la France* (*note de Maurras*).

ditionnelle). Au moins le comte de Chambord, le comte de Paris, le duc d'Orléans, font-ils voir loin du trône un sens historique de leurs fonctions que n'avaient plus Louis XV, ni surtout Louis XVI. Mais l'aristocratie ! Ces nobles qui, dans la nuit du 4 Août, ont presque comiquement annulé leurs pouvoirs, que reste-t-il d'eux? Voyez : ils ne savent même point se purger des rastaquouères qui leur donnent peu à peu les plus ignobles couleurs.

Je ne date pas d'un siècle l'histoire de France, mais je ne puis non plus méconnaître ses périodes les plus récentes. Elles ont disposé nos concitoyens de telle sorte qu'ils réservent pour le principe républicain ces puissances de sentiment que d'autres nations accordent au principe d'autorité, et sans lesquelles un gouvernement ne peut subsister.

Ne pouvant faire que ce qui vous paraît raisonnable soit accepté de tous, pourquoi ne tâchez-vous pas que ce que la majorité accepte devienne raisonnable? Au sommet de l'État l'autorité, sur le sol et dans les groupes la décentralisation, voilà des réformes que permet le système républicain et qui assureraient le développement des forces françaises aujourd'hui gravement anémiées.

Affectueusement votre dévoué,

MAURICE BARRÈS.

La réponse de Barrès porte donc sur plusieurs points : nécessité d' « une raison qui commande dans l'État »; distinction de la théorie et de la pratique; importance de l'opinion de la majorité; faiblesse de l'aristocratie; puissance des sentiments républicains; et possibilité d'améliorer le système républicain.

Dans la deuxième partie de l'*Enquête sur la Monarchie,* Maurras, en un remarquable commentaire,

serré, précis et lumineux, examine ces divers points. Il répond d'abord à la distinction que fait Barrès entre la théorie et la pratique :

On me permettra d'insister sur ce mot *pratique*. En trente ans de pratique pure, et de tâtonnements en tâtonnements, le système républicain a mené le pays à sa perte. Dès lors, il faut bien établir, par une vue d'ensemble et par des recherches directes, les causes des malheurs publics, en même temps que les conditions du salut public. S'il n'y a point d'erreur dans notre vue de ces causes, dans notre mesure de ces conditions (et Maurice Barrès ne m'en signale aucune), une thèse ainsi faite deviendra la règle nécessaire de la pratique. Les praticiens auront sans doute le pouvoir de s'en écarter; mais chacun de leurs écarts sera payé par quelque nouveau revers. C'est une vérité abstraite et théorique que deux fois deux font quatre et deux fois quatre huit : je ne crois pas que nos financiers les plus positifs la puissent négliger sans s'exposer à des dommages.

Dans l'intérêt de la pratique, ne négligeons pas le cabinet du théoricien.

Barrès parle de la nécessité, pour la famille royale, de rallier la majorité des électeurs. Maurras précise dans sa réponse comment il faut entendre les sentiments de la majorité.

Ce n'est pas parce qu'ils rallient la majorité des *électeurs* de leur pays que le tsar Nicolas et l'empereur Guillaume occupent les trônes d'Allemagne et de Russie [1],

1 Il en fut autrement en Pologne, où la Monarchie était élective : aussi ne parle-t-on de la Pologne qu'au passé. En exagérant l'indépendance individuelle, les anciens Polonais perdirent l'indépendance de leur nation (*Note de Maurras*).

mais c'est parce qu'ils sont sur le trône qu'ils rallient ces majorités. Mettons-y notre Roi. Le pouvoir royal, comme tous les pouvoirs, est antérieur à l'acceptation et à l'assentiment des *électeurs :* c'est un fait, et j'entends par là un phénomène de force, la manifestation d'une énergie politique plus ou moins sanctionnée par les circonstances, plus ou moins affermie par les événements.

Quand nous parlons de restaurer en France la monarchie héréditaire, c'est un fait de ce genre que nous voulons déterminer.

Or, il n'y a pas un exemple, dans l'histoire, d'une initiative heureuse (j'entends positive et créatrice, non destructive ni purement défensive) qui ait été prise par des majorités. Le procédé normal de tous les progrès est bien le contraire : la volonté, la décision, l'entreprise, sortent du petit nombre; l'assentiment, l'acceptation, de la majorité.

Il manque à la monarchie, dit Barrès, une aristocratie forte. — Maurras, répondant à cette objection, expose le rôle de l'aristocratie dans une monarchie et dans une république :

Si la monarchie ne peut pas accepter un programme « démocratique », il n'est pourtant pas nécessaire qu'elle trouve une aristocratie constituée le jour de son avènement. Le sort de l'aristocratie (entendons ce mot au sens le plus large) dépend aujourd'hui de la restauration monarchique, mais la restauration monarchique ne dépend à aucun degré de l'aristocratie. C'est le roi qui devra la réorganiser avec ceux de ses éléments anciens qui ont gardé la vitalité, l'énergie et l'honneur, accrus des nouveaux éléments épars et encore amorphes qui lui seront offerts par l'élite française.

Je vais plus loin. Si Barrès veut bien y songer, il verra que l'existence et que la vigueur d'une organisation

aristocratique dans la France contemporaine ne seraient pas des phénomènes favorables à la restauration de la Monarchie : au contraire, ils pourraient faire vivre une République. La décadence de l'aristocratie n'est que trop certaine : mais, si cette décadence n'existait point, si nous avions une aristocratie florissante, une aristocratie organisée, enracinée, fortement liée aux destinées de la France, elle pourrait fournir de grandes chances de vie et de prospérité au régime républicain.

Toutes les Républiques prospères, toutes les Républiques en leur temps de prospérité, ont été aristocratiques. Je nommerai Venise, Rome, la période organique d'Athènes. Quand une République tend aux formes démocratiques, elle passe d'un régime de production régulière et coordonnée à un régime de pure consommation. C'est le pillage et le partage des ressources morales et physiques de l'État. Les intérêts particuliers se font les destructeurs de l'intérêt général; parasites, ils en vivent, ils ne peuvent plus le servir : une divergence funeste, toujours accrue, éclate entre les citoyens, qui sont voués alors à la tyrannie des factions (souvent représentées par un nom d'homme), puis à la conquête étrangère précédée ou suivie d'un épuisement général.

A quoi tient ce rôle de l'aristocratie dans la république? — A l'hérédité, dit Maurras :

Que le pouvoir suprême soit concentré en une famille ou réparti entre plusieurs, le régime d'hérédité a pour effet premier de *nationaliser* leur pouvoir. La dynastie régnante ou, si elles sont en nombre convenable, les familles prépondérantes, étant unies étroitement, par leur intérêt propre aux plus profonds intérêts de l'État, cherchent sans doute, comme tout ce qui est humain, leur intérêt particulier : mais en le trouvant, elles trouvent en outre et en même temps l'intérêt général. C'est

une des plus grosses subtilités de la Politique naturelle. Il faut d'abord la bien saisir. Ce point saisi, l'on se rend compte de la prospérité des États ou de leur décadence, selon qu'ils se conforment ou se soustraient à la loi d'hérédité. L'intérêt général a-t-il un organe ou des organes puissants, intéressés eux-mêmes à le faire observer? L'État, monarchique ou polyarchique, peut fonctionner. Mais ces organes manquent-ils, tout manque en même temps, faute de direction organique continuée.

Maurras répond ensuite à la dernière objection de Barrès : Les puissances de sentiment sont tournées vers la République; pourquoi ne tâchez-vous pas d'améliorer le système républicain ?

Barrès me demande pourquoi l'on ne rendrait pas *raisonnable le système que la majorité accepte.* Mais comment essayer de rendre raisonnable ce qui va contre la raison? Fortifier l'État en lui laissant la faculté de se retourner contre la patrie est un système qu'on désespère de rendre jamais compatible avec la raison. Ne nous chargeons pas d'un labeur au-dessus des forces humaines et même d'un pouvoir divin. On se heurte ici à l'impossibilité pure.

Le vœu de la majorité? Barrès est-il très sûr que ce soit un vœu explicite et bien conscient? Les *puissances de sentiment,* dont il me parle encore, doivent sans doute nous opposer des obstacles et des difficultés. Il n'y a rien d'absurde à penser qu'on les vaincra [1].

Et Maurras terminait ainsi sa réponse à Barrès :

[1] Des événements récents et plus encore les tendances de la jeunesse l'ont assez nettement montré.

Puisque Barrès a reconnu chez M. le duc d'Orléans, comme chez le comte de Paris et chez le comte de Chambord, *le sens historique des fonctions royales*, il serait beau et convenable que le jeune organisateur des doctrines nationalistes achevât l'éducation des pensées françaises, en leur faisant connaître le Prince qui résume toutes nos vérités et toutes nos destinées en ce qu'elles gardent d'heureux. La politique autoritaire de Maurice Barrès implique, étant nationaliste, un roi, *au sommet de l'État.* Sa politique décentralisatrice exige de même ce roi : M. Buffet, M. de Saluces, l'ont assez clairement démontré. Il y a en France un sentiment du péril public, comme il y a un désir de salut public et, de plus, le violent appétit d'être gouverné. Que Maurice Barrès utilise ces saintes forces naturelles selon le bien véritable de la Patrie. Quelques centaines d'imbéciles en voudront murmurer peut-être : je lui promets l'acclamation unanime de leurs enfants et, s'il y est sensible, la volupté de faire quelque chose de difficile, mais de grand [1].



Ce magnifique commentaire et toute l'*Enquête sur la Monarchie* n'ont pas laissé d'émouvoir Barrès, qui en sentait la force et l'unité de pensée, plaisirs des grandes âmes. « Je voudrais, disait-il peu après [2], que tous les hommes d'étude pussent lire l'*Enquête sur la Monarchie* de Maurras. Je ne suis pas monarchiste, mais je trouve qu'il est impossible de concevoir

1 *Enquête sur la Monarchie,* p. 135-146.

2 Allocution au second dîner de l'*Appel au Soldat,* dans les *Scènes et Doctrines du Nationalisme,* p. 122.

un livre de la littérature politique où l'on trouve plus de satisfaction pour le raisonnement et la haute culture. »

Tout récemment encore, il déclarait, dans une interview sur la littérature et les arts contemporains : « Je ne suis pas suspect d'illusion, je ne vous parle pas de mon parti politique. Mais quoi! Les divergences politiques n'empêchent pas de constater le génie et... j'aime mieux encore ce beau mot latin... la *virtu* d'un Maurras. L'*Enquête sur la Monarchie* est un grand livre. Je ne vais pas ouvrir un débat, vous énumérer mes réserves politiques, critiquer la confiance que Maurras accorde à sa logique, à la dialectique, mais si vous faites une étude sur la littérature, sur la pensée de ce temps, il faut savoir qu'une telle œuvre est une date [1]. »

Laissons se développer encore le dialogue de ces deux maitres de notre pensée; dialogue généreux, car il s'agit de l'avenir du pays; et tels des héros d'Homère, les deux frères d'armes, sans se soucier de la distance qui les sépare, s'animent l'un l'autre d'une noble ardeur. Maurras, confiant dans la force de la vérité, presse les conclusions de Barrès. Dans un article sur les *Amitiés françaises,* il imagine les « pourquoi » d'un Philippe plus âgé de dix ans : « Si la famille, si la race, ont tant d'influences sur la contexture des nationalités, Philippe admettra-t-il que l'État, le défenseur, le

1 Amédée Boyer : *La Littérature et les Arts contemporains,* 1910, p. 63.

gardien des nations, soit constitué par le choix des électeurs éphémères, si un peuple est une famille de familles, n'est-ce pas une famille qui doit présider au sort de ce peuple? Quelle famille? La plus ancienne, la plus puissante, la plus utile, ne pourra manquer de dire Philippe. » Toute une suite logique de questions se pose ainsi dans l'esprit de la jeunesse contemporaine, éveillée par Barrès. Et Maurras suppose la conversation du père et du fils :

« Mais, Philippe, la monarchie n'est pas possible.

— A votre génération peut-être, mon père, et à celle de vos amis. Mais qui peut calculer les possibilités dix ans devant soi? Or, songez qu'en 1950, je n'aurai pas cinquante-cinq ans. Vous avez la jeunesse éternelle. Votre centenaire ne tombe qu'en 1963. Que de choses nous pourrions voir et faire ensemble! Vos compagnons, Moreau, Vaugeois, Bainville, Montesquiou, seront de beaux vieillards tout blancs. Je les honorerai tous cinq ou tous six comme autant de divinités, et, pour peu que la Monarchie soit restaurée depuis quelques lustres, morts ou vivants, vous tiendrez tous en France le rang qu'obtinrent un Fichte, un Stein, un Hardenberg, dans l'Allemagne de Moltke, de Roon et de Bismarck. Vous serez les héros de la patrie refaite, de la tradition renouée, de l'ordre assuré, de l'autorité rétablie. Votre nom sera inséparable de l'œuvre. On vous louera d'avoir imaginé une chose grande, de lui avoir sacrifié tout le médiocre du monde, voué la plus puissante des énergies humaines : l'effort persévérant d'indomptables fidélités. »

... Si j'en juge par ses paroles d'aujourd'hui, le jeune Philippe disposera d'une éloquence que je n'ai point. Il plaidera avec beaucoup plus de chaleur (invoquant la logique, le bon sens, le patriotisme) cette cause du prince dont il porte le nom. Il dira... *Les Amitiés françaises* à

la main, que ne dira-t-il? Le difficile sera bien de lui répondre. Je serais curieux de savoir ce que fera ce père devant l'honnête raison de son jeune fils. Parlant de certains philtres qui ont égaré sa jeunesse, Barrès s'écrie : « Ah ! combien ils me gênent encore ! » Le gêneront-ils toujours?

Au nom du Passé et de l'Avenir (suivant la formule comtiste), au nom de la Terre et des Morts, au nom de Philippe et de la postérité lointaine de cet enfant, n'a-t-il pas le devoir de se délier au plus tôt[1]?

Émouvante apostrophe! Barrès admire cette éloquence et la vigueur de la logique de Maurras, mais sans croire à la possibilité de la monarchie. La dialectique lui semble bien incomplète lorsqu'il voit la profondeur des sentiments humains. Et, sans rechercher plus précisément qui assurerait cette défense, il se contente de proclamer, avec quelle force et jusque dans l'Académie, la nécessité de défendre l'ordre français : « Aujourd'hui comme hier, si l'anarchie menace, c'est Hercule le grand belluaire que l'on attend sur l'horizon pour défendre l'ordre contre l'assaut des demi-bêtes émergentes [2]. »

Il semble qu'à cet appel si net, si fier, on entende Maurras insister fraternellement pour que Barrès poursuive jusqu'à sa conclusion le développement de sa pensée : « Vous voulez, Barrès, que soit sauvegardé l'ordre français? Voyez donc comment cet ordre a été édifié; voyez de quelles nécessités il est sorti; et con-

1 *Gazette de France* du 15 novembre 1903 : *ce fameux individualiste.*

2 *Discours de réception,* p. 35.

cluez quelles nécessités il faut lui maintenir. On vous a parfois assez méconnu pour vous croire antiintellectualiste; on n'a pas vu toute la raison française qui illumine votre œuvre. Oui, vous savez le néant de l'intellectualisme allemand pour l'avoir éprouvé et bien vite rejeté; oui, vous avez ressenti la profondeur de nos sentiments, et que l'intelligence n'aurait sans eux aucune force, lorsque vous avez écrit : *l'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes* [1] ! Mais vous n'ignorez pas non plus la qualité de notre génie français, où l'intelligence et la sensibilité se prêtent un appui de tous les instants, où l'imagination aide la raison et la raison épure les sentiments. Or, notre génie, intelligence sensible et sensibilité intelligente, a été de savoir construire suivant les données de la nature : poussé par un sentiment qui est conscience instinctive de l'ordre naturel, il a toujours été rechercher le fait précis et caractéristique pour en discerner la valeur générale et l'utiliser en des dispositions nouvelles. Cette méthode que j'ai observée chez Sainte-Beuve et que j'ai appelée *empirisme organisateur* [2], suivant la politique éternelle appliquons-la à la vie des nations. Et aussi sûrement qu'un astronome ou qu'un berger attend sur l'horizon le passage d'une étoile, nous saurons, nous savons quel est celui qui pourra seul défendre l'ordre français. Barrès, si vous vouliez bien vous y arrêter, vous trou-

1 *Scènes et Doctrines du Nationalisme,* p. 11.
2 Voir *Trois idées politiques, Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve,* 1898.

veriez une grande satisfaction pour l'esprit et le cœur, à contempler quel symbole représente ce « prince des hommes » que nous vous désignons : belluaire, il le serait comme Hercule, car nos pères appelaient ses pères les « grands juges de paix »; et sa famille fut si étroitement unie à notre pays, d'une union consubstantielle, que le seul nom qu'on lui connaisse c'est France, la maison de France. »

CHAPITRE VI

Conclusion : Le Problème de l'Ordre.

Nous avons suivi le développement de la pensée de Barrès recherchant une discipline et préoccupé du problème de l'ordre, et nous avons étudié dans son œuvre les différents aspects de ce problème : nationalisme, éducation et traditionalisme, classicisme et catholicisme. Il nous reste à en présenter dans cette conclusion une vue d'ensemble, à en montrer la magnifique ordonnance. On ne saurait mieux faire, pour cela, que de citer un bel article de synthèse qu'il écrivit sur le *Problème de l'Ordre* [1], lorsque parut l'*Avenir de l'Intelligence*, œuvre dont l'importance ne pouvait lui échapper :

Beaucoup de personnes regrettent que Charles Maurras se soit détourné de la critique littéraire. Je comprends leur déplaisir.

Lecteurs, auteurs ou libraires, nous avons tous intérêt à ce que les livres soient étudiés, jugés et classés. C'est un scandale, comme des influences d'argent et d'intrigue peuvent aujourd'hui masquer de bons ouvrages et pousser au premier rang de confuses niaiseries. J'ai vu Louis Ménard, et l'on verra peut-être Jules Soury, mourir inconnus, bien qu'ils soient l'un et l'autre des lumières sur les som-

1 *Le Gaulois*, 9 juillet 1905.

mets de la haute littérature. Même l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique* — quelle tristesse ! — à son lit de mort, accablé par l'éternelle solitude de sa vie, a douté de son génie.

Et pourtant j'approuve que Maurras se tourne de plus en plus vers les choses politiques. C'est qu'à cette date tous les problèmes sont ramenés nécessairement sous la dépendance du problème politique; il se place au premier plan de la réflexion de ceux qui peuvent réfléchir.

A cette heure, une seule chose importe, c'est de faire sentir et reconnaître l'importance et la priorité de ce qu'Auguste Comte appela dans la plus stricte et la plus émouvante de ses formules : « L'immense question de l'ordre. »

***

J'aime l'ordre. L'ordre dans les pensées, dans ma vie, dans la société. C'est de naissance; ma raison a horreur de la folie. C'est de mon âge; à quarante ans on ne goûte plus l'imbécile plaisir d'étonner ni d'être étonné; on aime ce qui dure et qui est harmonieux. Enfin c'est de mon métier : l'art d'écrire où je m'applique constamment n'est rien que l'art de mettre les choses en place, et si je range tous les écrivains anglais, allemands, italiens et russes au-dessous des Français, c'est que les maîtres de chez nous me semblent de supérieurs faiseurs d'ordre.

Cependant, autour de nous, et dans tous les domaines, l'anarchie est honorée. L'ordre intellectuel, aussi bien que l'ordre moral, aussi bien que l'ordre politique, sont compromis. Les anciens principes étant tombés et les nouveaux n'étant pas encore formés, on peut dire qu'à cet instant il n'y a pas, à proprement parler, de principes établis. Comment y remédier? Par une réforme politique, ne cesse de répéter Maurras.

Ce superbe écrivain, de qui la dialectique, l'allégresse et l'optimisme ne peuvent être domptés au point qu'il semble inépuisable de pensée, de cœur et de corps, n'a pourtant guère confiance, lui qui modèle des esprits,

dans la réforme intellectuelle ou morale des individus. « Des progrès individuels ne suffisent jamais à déterminer un progrès des mœurs. Ceux qui s'améliorent ne sont que des vivants d'un jour. Leurs actes et leurs exemples ne pourront qu'entr'ouvrir, comme un éclair bienfaisant, la nuit aussitôt refermée. Mais, il faut qu'ils fixent et prolongent en des institutions un peu moins éphémères qu'eux, le battement furtif de la minute heureuse qu'ils auront appelée sagesse, mérite ou vertu. Seule l'institution, durable à l'infini, fait durer le meilleur de nous. Par elle, l'homme s'éternise; son acte bon se continue, se consolide en habitudes qui se renouvellent sans cesse dans les êtres nouveaux. » Point de mœurs sans institutions.

***

Maurras a quitté l'emploi de critique littéraire où l'assentiment unanime lui accordait une maîtrise, pour assumer le rôle plus ingrat de politique consultant. Il a ouvert un cabinet de philosophie monarchiste, il tient école de royalisme.

Je ne suis pas prophète; j'ignore si le néo-monarchisme agira un jour sur notre politique, mais on constate que, dès maintenant, il compte dans l'histoire de nos idées politiques.

...Par leurs soins (par les soins des rédacteurs et des orateurs de l'*Action Française*), l'apologétique monarchiste est toute renouvelée. Maurras et ses amis laissent de côté les plaisanteries de salon sur les femmes des républicains ou sur l'émerveillement des ministres démocrates devant le Tsar; ils négligent également de faire du sentimentalisme sur le Vert-Galant et sur la poule au pot. Bien plus, ils osent traiter de vaines « nuées » le verbalisme et les contradictions du « libéralisme ». Ils disent qu'il n'y a pas de droit à la Liberté et qu'il y a plus simplement un certain nombre de libertés utiles. Dans le même esprit, ils biffent le mot de « droit divin ».

A leur jugement, en toutes choses, il ne s'agit que de savoir ce qui convient au salut public.

C'est au nom des intérêts positifs que ces patriotes affirment qu'il nous faut un chef immortel, c'est-à-dire une famille dont les intérêts se confondent avec les intérêts de l'État.

Charles Maurras n'est point un jeune homme du beau monde; c'est un plébéien et un homme d'étude qui s'adresse aux républicains capables de réflexion et dont la réflexion aspire au bien public.

Son Roi ne gouvernerait pas au profit des nobles et des gens du monde, mais pour l'intérêt général, avec le concours de tous ceux qui, dans tous les ordres, forment à cette date les élites françaises.

Soucieux d'aider tout ce qui est vivant, il n'hésiterait pas à couper le bois mort. C'est de la bonne conservation sociale.

Contre les tenants mystiques des dogmes démocratiques, Maurras a pris une forte position; il s'appuie sur Auguste Comte et déclare : « Nous ne fondons rien que sur la raison. »

J'ignore si Maurras conquiert des partisans au Roi[1]; mais je sais qu'il trouve un accès dans les esprits les plus prévenus contre le pouvoir héréditaire. Il invite des hommes d'étude qui ne connaissent que la république, à réfléchir sur sa proposition d'une monarchie qui ne serait ni cléricale, ni aristocratique, mais nationale. Et les plus rudes lui disent : « On n'a pas besoin de votre médecin. Mais qui sait? Je prends tout de même l'adresse. »



Quand Maurras crie : « Vive le Roi ! », je ne lui fais pas écho; mais son cri ne me blesse pas. Je pense que la politique est l'art de tirer parti d'une situation donnée; je crois que la qualité de monarchiste affaiblit encore l'in-

1 En 1905, il était encore possible de l'ignorer; mais en 1911?

fluence des hommes d'ordre et les chances qu'ils ont de bien faire. Je suis républicain depuis toujours; c'est une habitude, mais où je ne mets pas de mysticisme. Je ne vois pas d'inconvénients au zèle d'un petit groupe de patriotes précautionneux qui ménagent au parti de l'ordre des réserves et, pour parler net, un en-cas.

Tel événement peut surgir où la France, désarmée par l'esprit anarchiste, subisse de l'étranger une nouvelle diminution. Je vois avec plaisir que nous avons repris courage depuis que nous avons moins peur, mais la crise récente fut plutôt déplorable [1]. Si l'expérience justifiait les craintes de Taine et de Renan, l'espoir de Bismarck et les vues de la plupart des hommes de gouvernement avec qui j'ai pu causer — et qui croient difficile de concilier le régime électif avec l'existence d'une armée sérieuse — il faudrait bien en revenir à essayer d'asseoir l'autorité ailleurs que sur les flots de la multitude mouvante, car c'est vrai qu'une seule chose compte, que l'on soit de gauche ou de droite, le salut public.

Je suis Lorrain-Français, je crains d'être Lorrain-Allemand, j'ai besoin que le groupe social nommé France se continue, parce que j'y trouve les mœurs auxquelles je suis façonné, mes manières de sentir, ma conception de l'honneur et ma langue. Rien ne m'importe, au fond, que la gloire de la France. On manque d'enthousiasme pour un régime qui n'a pu la restaurer pleinement; s'il la privait de quelques autres rayons, il serait nécessairement déchu.

On ne songe point à s'embarquer avec Maurras et ses amis, mais un homme de bon sens écoute avec plaisir la rumeur qui monte de leur petit chantier. Leur système, c'est une des chaloupes au flanc du navire qui commence de s'incliner.



Maurras a deux obsessions, c'est de combattre le ro-

1 Il s'agit de l'alerte de Tanger.

mantisme et la révolution. Il y voit un arrêt de nos traditions. Aussi surveille-t-il avec une impitoyable clairvoyance tout ce qui entretient ce double désordre.

Une des plus belles études de son nouveau livre est consacrée au romantisme que raniment, autour de nous, des jeunes femmes merveilleusement douées. Maurras redoute autant qu'il admire le jeune génie conquérant de Mme de Noailles : cette franchise lyrique et ces forces secrètes du sentiment féminin, répandues, révélées sous le vaste soleil.

Le rigoureux philosophe nous prémunit contre des magies que préparèrent d'autres climats. Ce n'est point pour amoindrir notre extrême plaisir, c'est pour détourner de faibles imitateurs.

La société peut tirer parti d'un écrivain médiocre qui s'est mis à l'école des classiques. Mais que faire des égarés qui iront cueillir les fleurs du mancenillier dans le *Cœur innombrable* et dans *Domination?*

Quand Mme de Noailles nous apporte le vin des roses de l'Orient, nul ne veut clore nos frontières à cette enchanteresse de qui l'harmonie pénétrerait la pierre même d'un rempart. Les objections les mieux assises ne peuvent empêcher que je subisse le prestige d'un Lamartine ou d'un Victor Hugo. Mais il est sain que ma raison, au milieu de mon enthousiasme, me restitue à une juste vue de mon emploi : c'est pour un écrivain français d'élargir les royaumes de l'ordre et d'assainir des terres de fièvre.



La justice que j'essaie de rendre à mon contemporain Maurras m'entraîne, je le sens, à quelque injustice envers nos aînés. Ce serait excessif de dire, comme je semble le faire, qu'avant cet effort de redressement français et ce retour au classicisme, nulle digne théorie de l'ordre n'avait été proposée aux jeunes gens. Du moins, est-il exact que ceux-ci n'avaient pas entendu leurs prédéces-

seurs. Depuis un siècle, il y a des fossés entre chaque génération française.

Nous n'avons pas reçu nos vérités de nos maîtres, mais, quand, sous l'action de la vie, elles apparurent dans nos esprits, nous nous plûmes à saluer ceux de nos prédécesseurs qui déjà les avaient senties et pensées. Ils sont nos parents plutôt que nos maîtres.

Je note ce fait avec complaisance, parce qu'il prouve la vigoureuse santé qu'il y a, malgré tout, en France. Notre génération, qui se montra d'abord détestable, s'est guérie d'elle-même.

Les tenants de l'anarchie, parmi nous, se font rares. Les uns se rallient à la solution collectiviste, les autres à la solution traditionaliste. De toute manière, c'est un progrès, puisqu'on renonce à prendre comme un bien la déchéance des institutions et des mœurs. On s'accorde à poser le problème de l'ordre.

Les gens d'esprit, il y a peu d'années, se livraient aux plus folles violences contre les idées de subordination et de vénération. Nous mettions notre orgueil à être aussi impulsifs que nos pères les romantiques, et de plus nous faisions accueil à toutes les fièvres de l'anarchie, qu'elles nous vinssent de la Commune de 71 — par Verlaine, entre autres — ou qu'elles nous arrivassent de Russie — par les Tolstoï et les Dostoïevsky. Je ne puis songer sans une sorte de répulsion presque physique à l'ignoble désordre que, vers 1884, je trouvai au quartier Latin, quand les grossièretés retentissantes de Zola précédaient les bombes du pauvre Émile Henry. En justifiant toutes les blessures qu'ils voyaient porter à l'ordre, dans les faits et dans la pensée, des jeunes Français instruits, et que leur rang aurait dû défendre contre de si basses tares, croyaient prouver la générosité de leur cœur et la fermeté de leur intelligence.

Cette ère de folies semble close. La jeunesse grandie parmi ces démolitions s'est divisée en deux camps, l'un et l'autre amis de l'ordre, quoique d'un ordre conçu différemment. On commence d'avoir un langage commun.

Nous ne sommes pas d'accord sur la solution, mais c'est déjà beaucoup de poser le même problème.

Ce problème de l'ordre n'est nulle part discuté avec plus de maîtrise que dans le nouveau volume de Charles Maurras : *L'Avenir de l'Intelligence*. Une grande poésie calmante, une pensée qui se meut largement et d'où découlent des certitudes persuasives, voilà ce qui soumet notre admiration dans ces pages en apparence abstraites et les plus vivantes d'amour.

Il faut admirer un si bel hommage, aussi justement rendu à un maitre de notre pensée. Mais il faut admirer plus encore la force et la portée de cet article : on ne pouvait, à propos d'un cas particulier, poser d'une façon plus générale, plus complète, le problème de l'ordre. Barrès, dans cet article, le rattache à un mouvement d'idée, embrasse l'ensemble, discerne les éléments et applique sa force d'analyse au détail.

Ainsi se déroule la noble ordonnance de cet article. Barrès dit d'abord son amour de l'ordre : ordre dans les pensées, dans la vie, dans la société. Puis il proclame la nécessité du « politique d'abord » exprimée par Maurras. Tout en faisant ses réserves, il expose avec sympathie les doctrines des monarchistes, leurs raisons et leurs espérances. Enfin, il reconnait les dangers du romantisme, révolution dans les sentiments et les idées. Et il termine en montrant qu'après la crise anarchique dont il a subi lui-même les effets, la jeunesse se tourne vers les idées d'ordre.

Il est revenu, ces temps derniers, sur ce mouvement de la jeunesse d'aujourd'hui. Dans une interview sur

la littérature et les arts contemporains, il montrait le magnifique réveil des passions et des énergie qui ses manifeste partout chez elle, le goût qui s'améliore et s'épure et les efforts de nouveaux venus de la littérature, cherchant, voulant, aimant à la fois la sensibilité et l'ordre, se pliant aux sévères disciplines et aux divisions de l'esprit [1].

Enfin, répondant à une enquête sur les tendances de la jeunesse, il écrivait récemment :

Il me semble qu'à l'âge où j'avais vingt ans, les forces anarchistes, je veux dire le génie destructeur, l'audace de l'analyse et du nihilisme, étaient encore plus virulentes chez mes camarades et chez moi qu'elles ne sont chez les jeunes gens d'aujourd'hui.

Certes, à vingt ans, toujours, l'on admirera l'esprit qui nie et qui remet tout en question. Pourtant, il me semble que nos jeunes gens, les meilleurs d'entre eux, à cette heure, comprennent la supériorité de l'ordre, la majesté de l'ordre, qu'ils sentent combien cela est beau de construire, et mille fois plus beau que de détruire. Nous, leurs aînés, nous avons mis du temps pour acquérir cette vue, mais eux ils s'attachent dès leurs premiers regards au syndicalisme, ou bien au nationalisme, ou bien au catholicisme, ou bien à la monarchie, ils sentent la dignité et la nécessité d'une discipline.

Je sais que leur jeunesse ne laisse pas d'apporter un ferment destructeur dans chacune de ces solidités. Je sais, je sais. Mais je crois voir que depuis vingt ans le démon de Méphistophélès, qui nous semblait si beau, a bien perdu de son crédit [2].

1 Voir Amédée BOYER : *La Littérature et les Arts contemporains*, p. 31-32.

2 *La Démocratie*, 5 décembre 1910.

Si ce retour aux antiques disciplines est aussi net, s'il donne place aux plus belles espérances, n'est-ce pas, en grande partie, à Barrès que nous le devons? Son œuvre n'est-elle pas représentative de ce sûr cheminement de l'anarchie vers l'ordre politique et intellectuel, traditionnel, classique et catholique? Et n'indique-t-elle pas la mesure de la reconnaissance que nous lui devons d'avoir dévoué son talent magnifique à la restauration de l'Ordre français.

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie de Montligeon (Orne). — 2268-5-11.